Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 31 (1898)

Artikel: La théologie expérimentale et l'introduction à la dogmatique de M. P. Lobstein

Autor: Appia, H.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379642

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA THÉOLOGIE EXPÉRIMENTALE

ET

L'INTRODUCTION A LA DOGMATIQUE DE M. P. LOBSTEIN [1]

PAR

H. APPIA

Nous nous éloignons toujours davantage du temps où la théologie et, particulièrement, la dogmatique se posait en science universelle et prétendait décider souverainement non seulement de ce qui est, mais de ce qui peut être, opposant l'autorité de ses décrets aux faits nouveaux que les recherches scientifiques pouvaient mettre en lumière. Plus modestes et plus scrupuleux dans leurs affirmations, les théologiens formés à l'école de la méthode scientifique moderne ne se contentent plus d'ordonner systématiquement des connaissances ou des idées empruntées aux sources les plus différentes, sciences naturelles, raison théorique, tradition, Ecriture sainte. Ils sentent le besoin de distinguer nettement ces sources et leur valeur relative, d'établir entre elles une sorte de hiérarchie, de délimiter soigneusement les domaines dans lesquelles chaque autorité est compétente. C'est dire que les questions de méthode prennent une importance croissante et qu'une *Introduction à la dogmatique* est tout autre chose qu'une simple préface. Celle de M. P. Lobstein a attiré une attention bien méritée par un ensemble de qualités qu'on ne trouve pas souvent réunies. Je ne m'arrêterai pas à louer l'auteur, qui n'en a pas besoin ; les lec-

[1] Travail présenté à la Société de théologie de Genève le 22 décembre 1897.

teurs de cette *Revue* savent assez à quel point il sait unir l'érudition allemande à la clarté, à la précision françaises. Aussi bien ne s'agit-il pas ici d'une critique complète de l'ouvrage en question, mais seulement d'une série de réflexions provoquées par sa lecture. M. Lobstein dit lui-même (p. 8) : « Mon désir serait de fournir aux jeunes théologiens des indications utiles et surtout leur donner le moyen de contrôler mes recherches et, au besoin, de rectifier mes résultats et ma méthode. Le plus vif plaisir d'un esprit qui travaille, a dit un de nos critiques, consiste dans la pensée du travail que les autres feront plus tard. » De fait, son livre constitue un précieux instrument de travail, et nous a laissé l'impression qu'on peut s'accorder, d'une manière générale, avec son auteur sur les questions de méthode sans pourtant arriver nécessairement, dans l'application, aux mêmes résultats que lui.

Nous croyons avec lui que la dogmatique protestante, pour faire un travail vraiment scientifique, doit s'affranchir, d'une part, de la méthode purement spéculative qui la rend solidaire de la philosophie d'une époque donnée, d'autre part, de la méthode étroitement biblique qui traite l'Ecriture sainte comme un code doctrinal infaillible, dont les décisions et les enseignements auraient toujours pour nous force de loi. Tant que la théorie de la théopneustie ou de l'inspiration littérale de la Bible a été dominante, la tâche du dogmaticien était en effet bien simple. Il n'avait qu'à recueillir tous les passages bibliques relatifs à un sujet donné, les comparer, les classer, les harmoniser, en partant de l'idée à priori qu'ils ne pouvaient pas se contredire, enfin formuler le résultat et le défendre contre les objections de la raison humaine. Cette théorie est aujourd'hui presque universellement abandonnée. Un nombre toujours croissant de théologiens évangéliques reconnaît dans la Bible, non un répertoire d'oracles infaillibles, mais *le document de l'histoire de la révélation*. Reconnaître cela, c'est s'obliger à distinguer entre les phases de cette histoire et à chercher l'expression la plus parfaite de la révélation à son point culminant, en Jésus-Christ. L'autorité de Jésus-Christ et celle de ses premiers témoins en tant que solidaire de la sienne, remplace l'au-

torité du livre, de la lettre. Et qu'on ne nous dise pas : « Vous commettez un cercle vicieux : car vous ne connaissez Jésus-Christ et ses premiers témoins que par le moyen du livre. Si vous commencez par récuser l'autorité de ce dernier, comment, sans lui, arriverez-vous à connaître le Révélateur, le Rédempteur? » Cette objection qui, au premier abord, paraît avoir une grande force, en a, en réalité, fort peu. Elle confond deux autorités différentes, celle d'un recueil inspiré qui serait considéré comme parole infaillible de Dieu, et celle d'un document digne de foi qui nous fait connaître un personnage ou des faits appartenant à une époque éloignée. Or, nous prétendons que la Bible, lue par un homme sans préjugés, ni dogmatiques, ni antidogmatiques (qui ne la considérerait provisoirement que comme un livre humain), suffit à l'amener à Jésus-Christ, à lui faire connaître cette personnalité unique et à le placer devant l'alternative de la foi et de l'incrédulité. Dans la mesure où ce lecteur aura été préparé intérieurement à cette rencontre par l'expérience normale de l'obligation de conscience et par l'expérience anormale, mais hélas! non moins universelle, du péché, c'est-à-dire d'une contradiction entre ce qu'il *est* et ce qu'il *devrait être*, il reconnaîtra en Jésus-Christ un révélateur, puis, à mesure qu'il se confiera davantage en lui, son Rédempteur, enfin, comme l'apôtre Thomas, « son Seigneur et son Dieu. » Voilà la preuve expérimentale, preuve qui, évidemment, n'a toute sa valeur que pour celui qui a fait l'expérience dont nous parlons, mais sans laquelle il est inutile de vouloir édifier une dogmatique. Celui qui est arrivé à cette foi personnelle en Jésus-Christ lira alors la Bible avec d'autres yeux et y sentira ce je ne sais quoi d'unique, de divin qu'on a désigné par le mot d'inspiration. Suivre la marche inverse, vouloir appuyer la dogmatique sur l'autorité de la Bible et l'autorité de la Bible sur son inspiration, c'est commettre, selon nous, une grave erreur.

C'est dire que nous sommes d'accord avec M. Lobstein quand il demande qu'on adopte une méthode régressive, à la fois expérimentale et historique, qui parte du plus connu pour remonter au moins connu. Cette méthode ne permettra sans

doute pas d'édifier des systèmes d'une aussi belle ordonnance que ceux qu'on a construits autrefois en partant d'un à priori métaphysique, mais elle est plus scientifique et permet d'atteindre des résultats permanents qui ne sont pas nécessairement remis en question chaque fois que la philosophie du jour change. Des faits restent toujours des faits. Le savant qui les a reconnus, décrits, mis en corrélation les uns avec les autres a fait une œuvre durable, il a posé des pierres sur lesquelles d'autres, venant après lui, pourront s'élever plus haut sans avoir besoin de tout démolir afin de changer le plan même d'un édifice trop arbitrairement tracé.

En parlant de *méthode expérimentale*, veut-on accorder par là à chacun le droit de rejeter, comme non existant, ce qui ne cadre pas avec son expérience personnelle? Certaines critiques adressées à la nouvelle théologie semblent partir de cette idée. Il est bon qu'on sache que M. Lobstein répudie énergiquement ce point de vue. Il critique (p. 72 à 78) le subjectivisme outré de Schleiermacher et de ses disciples, et n'a pas de peine à démontrer que « les théoriciens de l'expérience personnelle essayent de prendre pied sur un sol qui n'est ni assez large ni assez ferme pour porter le poids d'une construction dogmatique. » Plus loin il s'exprime de la manière suivante : « Notre expérience personnelle n'est pas seulement trop étroite et trop incomplète pour servir de source à la science dogmatique, elle est sujette à trop de méprises, elle est trop faible, trop intermittente, trop entachée d'erreurs et de péchés pour qu'il nous soit possible de puiser dans notre conscience de chrétien la matière première de notre travail de théologien. Il suffit, pour s'en convaincre, de serrer les questions de plus près et de descendre à quelques exemples particuliers et à quelques applications concrètes. Quoi! en développant la notion chrétienne de Dieu, le dogmaticien mesurerait la réalité de l'amour divin à l'intensité du sentiment qu'il en éprouve! En traitant de la justification, il prendrait son centre de gravité dans le fait de sa foi subjective! En parlant de la vie nouvelle, il ferait reposer les assises de la doctrine chrétienne, sur les phénomènes qu'il découvrirait en lui-même! Mais ne sait-il donc pas, n'a-

t-il jamais senti que cette certitude intime, qui doit porter le poids d'une construction doctrinale, traverse parfois de redoutables éclipses? Sa vie intérieure ne connaît-elle pas la sécheresse et le vide, les luttes et les doutes, les fluctuations douloureuses et débilitantes, les humiliations amères de la défaite et des chutes? Ce sont là aussi des expériences, dont le chrétien le plus vivant atteste la poignante réalité et qui le font soupirer après une certitude fondée ailleurs que sur le sol mouvant de nos sentiments, de nos pensées et de nos efforts. Si le chrétien condamné par son cœur en appelle à Dieu qui est plus grand que son cœur, si dans le trouble de son âme il a recours à l'immuable fidélité de Celui en qui il n'y a aucune ombre de changement, s'il est heureux de détourner son regard de ses œuvres toujours imparfaites et de sa foi toujours insuffisante pour l'attacher sur un Sauveur qui reste le même hier, aujourd'hui, éternellement, comment le théologien oserait-il s'aventurer sur une autre voie? Ne doit-il pas chercher, lui aussi, pour garantir la solidité de son système, le roc dont le fidèle a besoin pour assurer la fermeté de sa foi? »

On ne saurait mieux dire et il y a là, me semble-t-il, de quoi satisfaire les adversaires du subjectivisme. Reste à savoir quel est le roc que M. Lobstein nous offre pour y prendre place. C'est ici que nous sommes obligé de nous séparer de lui ou du moins de trouver son exposé insuffisant. Selon lui, la question de la source de la dogmatique revient à celle de la source de la foi. Quelle est donc cette source vive d'où procède la foi du chrétien protestant? « La réponse ne saurait être douteuse, continue l'auteur. C'est l'Evangile, c'est-à-dire la révélation de la grâce de Dieu en Jésus-Christ, l'Evangile qui, par sa puissance rédemptrice et sanctifiante, réveille dans l'âme altérée de pardon et de justice la confiance en l'éternelle miséricorde, la certitude du pardon et de l'adoption divine, la force victorieuse du péché et du monde. Tel est l'objet unique de la foi chrétienne, tel en est le principe souverain et permanent. » Cette réponse nous conduit bien, en effet, au centre, au point culminant de la révélation. Mais M. Lobstein continue un peu plus loin : « La foi dont le dogmaticien doit développer et ana-

lyser les affirmations existe à l'état d'expérience religieuse dans le membre vivant de la communauté chrétienne, partant *elle n'est l'objet et la source de la dogmatique que dans la mesure où elle s'identifie avec le contenu divin de la révélation évangélique.* Il s'ensuit que, bien comprises et ramenées à leur signification pleine et complète, les deux thèses, « la source de » la dogmatique, c'est la foi, » et « la source de la dogmatique, » c'est l'Evangile, » loin de s'exclure ou de se contredire, s'appellent et se conditionnent. » Ici j'avoue que je ne comprends plus bien. Est-ce que le roc et la foi qui devait s'y appuyer sont une seule et même chose? Et pourtant on nous disait tout à l'heure avec raison, et notre expérience nous le dit également, que notre foi est souvent faible et vacillante et plus semblable à une vague qui monte et descend qu'à un rocher ferme et inébranlable! Il ne suffit pas de nier l'existence d'une contradition pour la faire disparaître; or, il me semble voir là une contradiction positive qui ressort plus clairement encore si l'on rapproche cette phrase de la page 79 : « La tâche du dogmaticien consiste à analyser la foi de l'Eglise, à en épanouir le contenu, à enchaîner les affirmations; *il n'a rien à y ajouter, il n'a rien à en retrancher.* » Et cette autre de la page 80 : « Cette expérience n'est religieuse et chrétienne, partant elle n'est l'objet et la source de la dogmatique, que *dans la mesure où elle s'identifie avec le contenu divin* de la révélation évangélique. » Il y a eu des époques de l'histoire où en analysant la foi de l'Eglise « sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, » on en aurait tiré une dogmatique fort différente de ce que M. Lobstein considère comme le contenu divin de la révélation évangélique. Par conséquent, le contenu divin de la révélation évangélique et le contenu actuel de l'expérience de l'Eglise ne se recouvrent pas parfaitement, et ne doivent pas être identifiés. Il y a là deux éléments qu'il ne sert de rien de confondre et notre auteur aurait mieux fait droit à cette distinction s'il avait accordé plus d'attention au rôle que joue le témoignage dans la formation de nos connaissances et de nos convictions. Il se défend dans une note de méconnaître ce rôle et cite le bel ouvrage de M. E. Naville sur *Le témoignage du Christ et l'unité du monde*

chrétien. Mais c'est trop peu pour un sujet aussi important.

Lorsqu'on parle de science expérimentale, on devrait faire droit à ce point capital, c'est que nous devons au témoignage d'autrui l'immense majorité de nos connaissances. Il deviendrait impossible d'acquérir même une seule des sciences naturelles si l'on ne voulait admetttre que ce qu'on a expérimenté soi-même, ou seulement contrôler toutes les expériences faites par les autres. On admet, je le veux bien, que ces expériences sont incessamment renouvelables et que si l'on avait été à la place de celui qui les a faites, on aurait vu et entendu comme lui. Mais on n'est pas toujours à même de se placer dans des conditions identiques; il faut souvent pour cela des laboratoires ou des instruments qu'on ne possède pas. On est donc obligé de s'en rapporter aux témoignages qui nous paraissent les plus dignes de foi. On cite M. un tel, « qui fait autorité dans la matière, » sans encourir le reproche de superstition ou d'abdication intellectuelle. Toute autre manière d'agir serait taxée de déraisonnable par ceux-là même qui insistent le plus sur le devoir d'être exact et de ne rien avancer sans preuves.

Il y a donc dans nos connaissances, dites expérimentales, deux éléments, l'un qui nous vient de notre propre expérience, l'autre de l'expérience d'autrui qui n'est pas toujours renouvelable par nous. Pourquoi donc s'étonnerait-on de retrouver ce double élément dans le domaine de la connaissance religieuse et morale? Pourquoi vouloir à toute force supprimer l'un au profit de l'autre ou les identifier en dépit des faits? « *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru,* » dit Jésus, distinguant ainsi nettement et opposant l'un à l'autre la *vue* ou l'expérience (qui est une espèce de vue) et la *foi* qui, sur un témoignage digne de foi, accorde sa confiance au témoin. « *Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu,* » dit autre part le même Jésus, posant ainsi la foi comme condition de l'expérience et comme destinée à se changer progressivement en vue. Il y a aujourd'hui parmi les théologiens progressifs une tendance assez générale, soit à supprimer la révélation objective (ce que ne fait pas M. Lobstein), soit à en exclure tout élément intellectuel pour la réduire à n'être qu'une simple manifestation de vie. « Le point capital, où l'action de

l'Esprit de Dieu est vraiment nécessaire, écrit M. Auguste Sabatier, c'est de nous faire faire une expérience nouvelle, de poser en nous un commencement de vie. Nous sommes morts dans nos fautes et dans nos péchés. On ne nous aide pas en nous donnant une idée abstraite de plus, mais en nous ressuscitant. Modifiez d'abord ma vie intérieure, mon rapport concret avec Dieu, je me charge bien moi-même de modifier ensuite ma dogmatique. » Dans un sens, nous souscrivons pleinement à ces paroles de l'éminent théologien, tout en nous demandant comment il les accorde avec sa négation du surnaturel, car ce qu'il décrit là c'est un miracle moral. Mais l'histoire évangélique, et celle de l'Eglise chrétienne prouvent que le moyen dont Dieu s'est servi pour ressusciter des âmes a été *la parole*. Or ce qui distingue la parole humaine du langage inarticulé des animaux, c'est qu'elle exprime et communique des *idées*. Nous ne nions pas ce phénomène mystérieux qu'on a appelé la contagion morale et spirituelle ; nous y croyons fermement et sommes convaincus qu'il joue un rôle important dans la propagation de la foi. Mais c'est cependant par la parole et par conséquent sous forme d'idées que l'expérience d'autrui nous est en général communiquée.

« Vous faites donc, dira-t-on, de la révélation quelque chose d'extérieur. » C'est un reproche capital aux yeux de ceux qui ne veulent entendre parler que de révélation intérieure, s'épanouissant spontanément comme une fleur au fond de notre âme. Quelque chose d'extérieur ! Mais, certainement, dans un sens. Pour que ma foi soit un acte moral, il faut qu'elle ait le caractère d'une acceptation de quelque chose qui n'est pas moi et qui fait appel à ma liberté. Une action intérieure irrésistible aurait un caractère magique et serait aussi inefficace que la contrainte matérielle pour établir *un rapport personnel de confiance, de soumission et d'amour*. Ce caractère objectif et, si l'on veut, extérieur, de la révélation, nécessaire pour sauvegarder notre liberté morale, l'est aussi pour fournir à notre foi un véritable point d'appui dans le non-moi. « *Ce sont*, dit saint Paul, *des choses que l'œil n'avait point vues, que l'oreille n'avait point entendues, qui n'étaient pas montées au cœur de*

l'homme, ces merveilles que Dieu a préparées à ceux qu'il aime et qu'il nous a révélées par son Esprit. » C'est quand je puis faire cette distinction entre ce qui vient de moi et ce qui m'est donné, communiqué, révélé par quelqu'un qui n'est pas moi, que je trouve un point d'appui et prends pied sur le roc.

Mais on insiste et l'on dit que dans ce domaine moral et religieux où tout doit être vécu, ce que j'accepte ainsi d'autorité, sur le témoignage d'autrui, reste en moi comme un corps étranger, inassimilable, qui n'entre pas vraiment dans ma vie intérieure[1]. Vous méconnaissez, nous dit-on, ou vous atténuez la différence essentielle entre la *foi* du cœur et la *croyance* intellectuelle, adhésion de l'esprit à certaines vérités qui n'exercent aucune influence sur la pratique. Ce reproche, nous le repoussons énergiquement; nous maintenons que la foi est un acte de la volonté qui, mise en présence de la vérité, la saisit, se l'approprie et en vit. Mais la croyance intellectuelle peut être un acheminement à la foi, c'est même ainsi que les choses se passent le plus souvent chez des personnes qui ont reçu dès leur enfance une éducation chrétienne. Les doctrines évangéliques qui leur ont été enseignées restent pendant un temps plus ou moins long à la surface de leur âme comme des corps étrangers; puis vient une crise dans laquelle ces doctrines sont ou bien rejetées, ou assimilées par une appropriation personnelle qui transforme la croyance en foi. La partie de l'Evangile qui a été ainsi assimilée, qui est entrée dans ma vie intérieure, dans mon expérience morale est celle par laquelle j'ai prise sur l'Evangile, ou plutôt par laquelle l'Evangile a prise sur moi. Mais je n'ai pas le droit d'affirmer qu'elle soit tout l'Evangile. De fait, il n'est pas un chrétien qui n'ait fait l'expérience que certaines doctrines chrétiennes ou certains passages bibliques, qui ne lui disaient rien pendant un temps, lui sont devenus clairs et ont eu une influence toute nouvelle sur sa foi et sa vie. Une telle expérience faite par nous et par beaucoup d'autres devrait rendre les représentants de la théologie expérimentale plus

[1] « Une doctrine dont nous ne pouvons pas expérimenter personnellement le contenu religieux, n'aurait pas droit de cité dans le système de la dogmatique protestante » (Lobstein, *Introduction*, p. 151).

prudents qu'ils ne sont et moins pressés d'éliminer telle ou telle doctrine comme abstraite, purement théologique ou métaphysique et sans importance pour la vie religieuse, alors que les premiers témoins de la révélation lui ont accordé une grande importance et en ont vécu. Nous irons même plus loin et soutiendrons qu'il est raisonnable et vraisemblable de supposer que ces témoins ont fait des expériences uniques en leur genre, que nous ne pourrons jamais contrôler nous-mêmes.

Cela est tout particulièrement le cas de Jésus-Christ, qui se pose en révélateur du monde invisible, en représentant de Dieu dans un sens unique, et demande à ses disciples une confiance sans bornes, un abandon complet de tout leur être à lui, comme à celui qui a le droit de dire : « *Je suis le chemin, la vérité et la vie.* » Il y a à cet égard une parole remarquable dans l'entretien de Jésus avec Nicodème. Après en avoir appelé à cette révélation de l'Ancien Testament que le « docteur d'Israël » eût dû connaître aussi bien que lui, il en appelle à l'harmonie profonde qui existe entre sa doctrine et certaines vérités morales accessibles à toute conscience droite et à tout cœur honnête. C'est là, en effet, comme l'a bien montré M. F. Godet dans son commentaire, le sens de la distinction que Jésus établit entre deux classes d'objets auxquels se rapporte son enseignement, les *choses terrestres* et les *choses célestes* (Jean III, 12). « *Si, quand je vous parle des choses terrestres, vous ne croyez pas, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes ?* » Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de s'arrêter à démontrer qu'en parlant d'enseignements relatifs aux choses terrestres, Jésus n'a pu en appeler à des connaissances surnaturelles concernant le monde, la nature et ses phénomènes, la géologie, l'astronomie et la physique. Chacun reconnaît que la révélation ne porte pas sur ces choses et que le Sauveur s'est uniquement préoccupé des réalités morales qui constituent la trame de la vie humaine. Il faut donc entendre par ces *choses terrestres* tout le domaine de la vie morale dans lequel l'homme, guidé par la raison et la conscience, par la réflexion et l'expérience intime, peut faire quelques découvertes et conquérir certaines vérités, mais où la révélation chrétienne vient répandre des lumières

toutes nouvelles. Ces choses terrestres, ce sont, par exemple, l'opposition du bien et du mal, la responsabilité de l'homme, ses devoirs, sa culpabilité, sa condition honteuse et misérable, son impuissance à en sortir par lui-même, son besoin de pardon, de régénération et de salut.

Voilà ce que Jean-Baptiste et Jésus avaient commencé par annoncer, ce que le Sauveur ne cessa d'annoncer pendant tout son ministère, car il faut les avoir crues et comprises pour pouvoir croire aux « choses célestes; » les premières sont les degrés nécessaires pour arriver aux secondes et celui qui ne veut pas de ces degrés n'arrivera jamais plus haut. En effet, quand on vous parle de votre vie morale, de ce qui se passe dans votre âme, de vos besoins, de vos misères, vous pouvez rentrer en vous-mêmes, consulter vos expériences intimes et constater la vérité de ce qu'on vous enseigne. Jésus, le Révélateur suprême vous invite à cet examen, il fait appel à votre conscience, à votre raison, à votre expérience de la vie. Il ne prétend pas imposer son autorité d'une façon arbitraire et extérieure sans vous permettre d'en examiner les titres. Il commence par attirer votre attention sur certaines vérités, sur certains faits que vous n'aviez jamais vraiment compris, que vous aviez peut-être même à peine remarqués, mais que vous pouvez constater par vous-mêmes, et que d'autres hommes ont constatés avant vous par l'expérience intime. Il en appelle à l'harmonie profonde que vous pouvez reconnaître entre son enseignement sur ces points et ce que vous disaient déjà obscurément le besoin et les pressentiments que vous en aviez. Il vous révèle vous-même à vous-même pour vous révéler ensuite Dieu et les choses divines. Il cherche à gagner votre confiance pour vous faire monter de plus en plus haut. C'est dans la mesure où cette relation de pleine confiance se sera établie entre vous et lui que vous pourrez accepter de sa bouche des enseignements même surprenants et difficiles pour lesquels vous n'aurez d'abord d'autre garantie que sa parole. Vous vous direz alors : « Je connais la sagesse, la sainteté et la parfaite bonté de celui qui me parle. J'ai constaté par mon expérience la vérité de ses affirmations sur les points où je puis les contrôler. Si donc il m'affirme une

chose avec insistance, je ne puis refuser de lui accorder ma foi. Je ne saurais admettre qu'il me trompe ; le jour viendra sans doute où je comprendrai ce qui m'est obscur aujourd'hui. »

A celui qui s'abandonne ainsi à Jésus-Christ et à sa direction, non pas aveuglément, mais par une conviction personnelle et réfléchie, le grand Révélateur fera aussi connaître ce qu'il appelle les *choses célestes*, c'est-à-dire les faits célestes, les réalités invisibles que l'homme est incapable de découvrir par ses propres recherches ou d'atteindre par ses raisonnements, notamment tout ce qui concerne la Rédemption et l'ordre de la grâce. Ce sont là évidemment ces « *choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a pas entendues et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme,* » c'est-à-dire dont l'humanité ne peut avoir eu connaissance par aucun des trois moyens ordinaires de connaissance, les sens, la tradition et l'intuition rationnelle, « *mais que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment.* » Cette œuvre de Rédemption et de salut s'accomplit sur la terre, dans l'histoire, mais ces faits matériels ne sont que la face extérieure et visible de ce qui se passe au sein du monde spirituel ; ils ne sont donc pas, par eux-mêmes, révélateurs et rédempteurs ; ils doivent être expliqués, commentés et compris. Sans cela, la mort de Jésus-Christ, par exemple, n'est qu'un supplice comme un autre, sa résurrection qu'un fait d'hallucination contagieuse, etc. De là la nécessité d'un témoignage autorisé pour révéler aux hommes les véritables intentions de Dieu à leur égard.

Je prévois bien l'objection qu'on fera à cette manière de présenter l'autorité religieuse. On dira que la vérité religieuse et morale est si personnelle, si intimément liée à la vie intérieure qu'on la dénature du moment où on la transforme en une affirmation théorique qu'on invite l'intelligence à admettre comme vraie. C'est dire que, dans ce domaine, l'expérience d'autrui ne peut jamais remplacer la mienne ou y être ajoutée comme une quantité de même nature. Cette objection n'est décisive que si l'on commence par réduire la révélation, comme le fait M. Sabatier, à l'expérience du « rapport de filialité humaine et de paternité divine » faite dans la conscience de Jésus et renouvelable par le croyant. Il va sans dire que l'affirmation

de ce rapport normal entre un autre homme et Dieu ne remplace pas l'existence et la conscience personnelle de ce rapport entre mon Père céleste et moi. Mais l'Evangile ne nous présente pas les choses de cette manière. Il affirme l'existence de pensées et d'intentions divines, d'un plan divin, d'une entreprise divine, enfin de faits divins, de l'ordre suprasensible, d'un *fait* surtout qui les résume tous et que Jésus exprime en ces mots : « *Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle.* » Or un fait ou des faits appartenant au passé ne pourront jamais devenir, pour nous, objets d'expérience directe. Notre sens intime, notre conscience morale ou chrétienne ne nous apprendra rien à leur égard. Ils ne nous sont accessibles que par la voie du témoignage, mais deviennent nôtres dans la mesure où nous croyons à leur réalité. Ils entrent en nous, sous forme de connaissances historiques ou d'idées, mais deviennent aussitôt ce que M. Fouillée appelle des *idées-forces* par l'action qu'ils exercent sur notre sensibilité et notre volonté. L'ordre donné à Abraham de sortir de son pays et de sa parenté et les promesses que Dieu lui fit, furent des idées-forces qui transformèrent sa vie tout entière et en changèrent le cours ultérieur. Ces grandes affirmations évangéliques : « Dieu a aimé, » « Dieu a donné » sont, par excellence, des *choses célestes,* comme dit Jésus, ou comme dit saint Paul, *des choses qui n'étaient pas venues au cœur de l'homme.* Mais ces faits fondent une vie intérieure nouvelle parce qu'ils inspirent au croyant la confiance, la joie, la reconnaissance. « *Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier,* » dit saint Jean.

Quand même on nous contesterait l'authenticité des paroles que nous avons empruntées à l'entretien de Jésus avec Nicodème, parce qu'elles se trouvent dans le quatrième Evangile, nous croyons pouvoir dire qu'elles rendent bien l'attitude que le Sauveur prend dans les synoptiques eux-mêmes, comme *témoin autorisé du monde invisible.* Lorsqu'on présente la soumission confiante à quelqu'un qui en sait plus que nous, comme dégradante et nuisible au plein développement de l'esprit, on va

contre l'expérience des siècles : celle-ci prouve au contraire qu'il y a là un moyen pédagogique des plus puissants, sans lequel aucun de nous n'aurait atteint le degré de culture intellectuelle et morale qu'il a atteint. Si cela est vrai dans le domaine des connaissances limitées que peut nous transmettre un maître humain, combien plus cela le sera-t-il dans l'éducation de l'humanité par Dieu ! Un des plus puissants moyens de développer le caractère et de fortifier la foi sera de mettre à chaque instant l'homme en demeure de choisir entre les apparences sensibles et la réalité invisible et éternelle attestée par la seule parole du révélateur. Cela est surtout le cas lorsqu'il s'agit de desseins, de plans divins non encore réalisés, et relatifs à un avenir plus ou moins éloigné. Or toute une partie importante de l'Evangile se rapporte à l'avenir du règne de Dieu dans l'individu, dans l'humanité et dans l'univers, aux conquêtes progressives et décisives de la vie nouvelle sur l'empire du péché et sur la mort.

La révélation de ces pensées divines sous forme de promesses a pour but de provoquer cette « *espérance vive et glorieuse* » dont parle saint Pierre et qui devrait être le caractère saillant de notre piété. Cette révélation est en même temps un des moyens que Dieu a employés pour en amener la réalisation effective, moyen moral par excellence parce qu'il fait appel à la libre coopération de celui qui a compris la pensée divine et veut la voir se réaliser. Nous croyons donc que M. Lobstein s'aventure sur un terrain bien dangereux et ne réussit pas à échapper à l'accusation d'arbitraire lorsque après nous avoir donné comme autorité dernière « le contenu divin » de la révélation évangélique, il prétend définir « le fond de la conscience de Jésus » et éliminer le reste de son enseignement comme une enveloppe temporaire et locale. Un des exemples qu'il choisit pour légitimer cette application excessive de sa méthode est particulièrement malheureux : « S'il est certain, dit-il à la page 139, qu'on ne saurait historiquement séparer le royaume messianique de la personne de son fondateur, faut-il en conclure que pour le chrétien d'aujourd'hui le titre et la notion du Messie, les fonctions théocratiques qu'il s'arroge, les espé-

rances apocalyptiques qui s'attachent à son œuvre ont une valeur absolue et éternelle? N'est-il pas de toute évidence que la foi chrétienne laisse tomber d'instinct l'enveloppe temporaire et locale pour s'emparer et se nourrir de la substance religieuse qu'elle recèle? » Il y a si peu évidence sur ce point, que la foi en Jésus-Christ comme Messie et roi théocratique et l'idée du règne de Dieu comme devant un jour s'établir ici-bas dans les faits est en train de provoquer un réveil de l'activité sociale dans divers cercles chrétiens en France et ailleurs et d'enflammer d'enthousiasme et de saintes espérances des milliers de jeunes gens dans les pays anglo-saxons.

Les idées de M. Lobstein sur ce point et sur beaucoup d'autres mériteraient d'être soumises à une critique serrée qui nous entraînerait trop loin. Nous avons simplement voulu montrer qu'on peut pratiquer en théologie une méthode historique et expérimentale sans être nécessairement conduit par elle à des résultats aussi négatifs que MM. Sabatier et Lobstein, qu'on peut en particulier rompre avec l'ancienne manière d'envisager et de traiter les Saintes Ecritures sans sacrifier pour cela l'autorité de Christ et de ses premiers témoins ni consentir à des « simplifications indéfinies du christianisme. » Notre auteur dit quelque part (p. 112, 113) : « Cette vérité qui fait des croyants et qui n'est accessible qu'aux croyants, ce fait qui donne naissance à la foi et qui est saisi par la foi, c'est précisément l'Evangile, c'est la Parole de Dieu, c'est la révélation divine dans la personne et l'œuvre de Jésus-Christ. » Après tout ce qui vient d'être dit nous croyons qu'il faut ajouter à cette définition de l'Evangile « l'enseignement ou le témoignage de Jésus-Christ et de ses premiers témoins. »

Sur la base de ces expériences et de ces témoignages le dogmaticien cherchera à saisir et à montrer l'organisme de la vérité chrétienne; nous sommes persuadé que si M. Lobstein pratiquait d'une manière conséquente la méthode organique qu'il recommande sans se laisser influencer par certaines prémisses philosophiques et critiques étrangères au sujet, il serait amené à conserver des faits ou des doctrines qu'il jette pardessus bord. On raconte que le grand naturaliste Cuvier se

faisait fort de reconstituer d'après quelques os d'un animal disparu, l'ensemble de son squelette. *La vie a sa logique qui lui est propre*; un organe en appelle un autre; et c'est ainsi, croyons-nous, que, sans avoir tout expérimenté soi-même, on peut entrevoir les liens qui relient certaines réalités ou futures ou placées hors de la portée de nos facultés mais attestées par les révélateurs, à celles qui sont déjà entrées dans notre expérience et notre vie. Sauvegarder le caractère spécifique des faits moraux et religieux, définir le genre de certitude qui leur est propre, exiger qu'on leur applique des méthodes et des critères qui soient en harmonie avec leur nature, puis rechercher l'unité organique qui relie toutes les manifestations d'une même vie, telle nous paraît être aujourd'hui la tâche de la dogmatique chrétienne. Elle est moins ambitieuse que celle qu'on lui assignait autrefois de servir de couronnement à l'édifice des connaissances humaines et d'en consommer la synthèse dans une sorte de philosophie révélée; mais elle n'en est que plus positive et plus utile. En se renfermant dans son domaine particulier elle évitera les conflits stériles qui ont été dans le passé la conséquence et la punition de ses ingérences dans le domaine des sciences naturelles, et elle en sera d'autant plus forte pour se défendre à son tour d'ingérences semblables, et rappeler au respect des faits ceux qui prétendent contester les réalités morales et religieuses au nom d'une entité abstraite, d'une idole nouvelle appelée la Science.

Nous croyons en outre qu'une application conséquente de la méthode historique et expérimentale conduirait les théologiens à instituer, sous un nom qu'il faudrait choisir d'un commun accord (celui de *psychologie religieuse* serait peut-être trop étroit, celui de *biologie religieuse* conviendrait peut-être mieux puisqu'il s'agit d'une vie), une vaste enquête sur les expériences religieuses des individus et des peuples, en particulier sur les effets pratiques qu'ont telles ou telles doctrines sur ceux qui les acceptent. Nous sommes convaincu, par exemple, qu'un relevé des expériences faites en présence de la Bible par des hommes très différents de race, d'éducation et de culture constituerait la plus magnifique et la plus solide apologie de ce

qu'on appelle l'inspiration des Saintes Ecritures, entendue dans un sens large.

Il va sans dire qu'il y aurait encore beaucoup à relever dans le livre si clair et si riche de M. P. Lobstein. Il eût fallu nous étendre sur ce que les théologiens de la nouvelle école appellent la conscience chrétienne et sur le subjectivisme qu'on leur reproche. Ce subjectivisme va trop loin, nous l'avons reconnu, cependant nous voudrions citer en terminant un passage remarquable de Luther, qui montre à quel point le grand réformateur, dont la foi était si puissante, admettait l'élémen subjectif. Cette citation que nous empruntons à M. Lobstein est tirée d'un sermon pour le huitième dimanche après la Trinité : « Nos adversaires rétorquent : Comment donc pouvons-nous savoir ce qui est parole de Dieu, ce qui est juste ou faux ? Il nous faut l'apprendre du pape et des conciles. — Eh bien ! laisse le pape et les conciles décider et dire ce qu'ils veulent ; pour toi, je te le dis, tu ne saurais appuyer là-dessus ton assurance, ni tranquilliser ta conscience ; *tu es appelé à décider toi-même ; il s'agit de ta vie ou de ta mort*[1]. Il faut que ce soit Dieu lui-même qui te dise dans ton cœur : voilà la parole de Dieu, — sans cela tu restes dans l'incertitude. »

[1] *Es gilt dir deinen Hals, es gilt dir dein Leben.*